

de donner le bonheur à son tour. Ce fragment émet de merveilleux rayons et « vit » littéralement, si je puis me permettre un mot aussi vulgaire. C'est, sur un canevas somme toute ordinaire, une création parfaitement réussie. Mais elle ne constitue d'aucune manière le centre du livre, pas davantage que les autres fragments obéissant à la logique, tels que celui concernant Georges, le frère écolier d'Olivier, qui écoule la fausse monnaie et qui est la cause déterminante du suicide d'un camarade de classe. (Dans son journal, Gide nous indique toutes ses sources : l'idée de Georges lui a été inspirée par un garçon qu'il a surpris tandis qu'il essayait de voler un livre à un étalage; un gang de faux-monnayeurs avait été attrapé à Rouen; un suicide d'enfants avait eu lieu à Clermont-Ferrand, etc.) Pas plus Olivier que Vincent, le troisième frère, ne constituent le centre du livre. Avec Édouard, nous nous en rapprochons. Édouard est un romancier. Il entretient avec Gide le même type de relation que Clissold avec Wells. Je n'ose en dire davantage. Comme Gide, il tient un journal, comme Gide, il est occupé à écrire un livre qui s'appelle *les Faux-Monnayeurs*, et comme Clissold il est désavoué par son auteur. Le journal d'Édouard est intégralement reproduit. Il a commencé avant les divers fragments de l'intrigue, se poursuit pendant qu'ils se déroulent, et représente la partie la plus importante du livre. Édouard ne se contente pas d'être un chroniqueur : il est également acteur. C'est même l'acteur qui sauve Olivier et qui est à son tour sauvé par lui. Ces deux-là nagent dans le bonheur quand nous les laissons.

Mais ceci n'est toujours pas le centre ! Ce qui se rapproche le plus du centre est une discussion qui tourne autour de l'art du roman. Édouard est en train de pérorer devant son secrétaire Bernard et quelques amis. Il vient de dire que vérité dans la vie et vérité dans le roman ne signifient pas la même chose, et que lui-même a l'intention d'écrire un roman qui englobera ces deux formes de vérité :

« Et... Le sujet de ce roman ? »

— Il n'y en a pas, repartit Édouard brusquement; et c'est là ce qu'il a de plus étonnant peut-être. Mon roman n'a pas de sujet. Oui, je sais bien; ça a l'air stupide ce que je dis là. Mettons si vous préférez qu'il n'y aura pas *un* sujet... "Une tranche de vie", disait l'école naturaliste. Le grand défaut de cette école, c'est de couper sa tranche toujours dans le même sens; dans le sens du temps, en longueur. Pourquoi pas en largeur? ou en profondeur? Pour moi, je voudrais ne pas couper du tout. Comprenez-moi: je voudrais tout y faire entrer, dans ce roman. Pas de coup de ciseaux pour arrêter, ici plutôt que là, sa substance. Depuis plus d'un an que j'y travaille il ne m'arrive rien que je n'y verse, et que je n'y veuille faire entrer: ce que je vois, ce que je sais, tout ce que m'apprend la vie des autres et la mienne... (...)

— Mon pauvre ami, vous ferez mourir d'ennui vos lecteurs, dit Laura; ne pouvant plus cacher son sourire, elle avait pris le parti de rire vraiment.

— Pas du tout. Pour obtenir cet effet, suivez-moi, j'invente un personnage de romancier, que je pose en figure centrale; et le sujet du livre, si vous voulez, c'est précisément la lutte entre ce que lui offre la réalité et ce que, lui, prétend en faire. (...)

— Et le plan de ce livre est fait? demanda Sophroniska, en tâchant de reprendre son sérieux.

— Naturellement pas.

— Comment! naturellement pas?

— Vous devriez comprendre qu'un plan, pour un livre de ce genre, est essentiellement inadmissible. Tout serait faussé si j'y décidais rien par avance. J'attends que la réalité me le dicte.

— Mais je croyais que vous vouliez vous écarter de la réalité.

— Mon romancier voudra s'en écarter; mais moi je l'y ramènerai sans cesse. A vrai dire, ce sera là le sujet: la lutte entre les faits proposés par la réalité, et la réalité idéale. (...)

— Oh! dites-nous le titre (de ce livre), dit Laura.

— Ma chère amie, si vous voulez... Mais je vous avertis qu'il est possible que j'en change. Je crains qu'il ne soit un peu trompeur... Tenez, dites-le-leur, Bernard. Mais main-